

Et que sont devant lui les peuple? do la terre?  
 Ce qu'est dans 'a balance une paille légère ;  
 Ce qu'est la goutte d'eau que sème en son chemin  
 Le vase revenant de la source, trop plein,  
 Que sont encor pou: lui ces continents immenses,  
 Dont l'esprit peut à peine atteindre les distances?  
 Quelques grains de poussière et de sable mouvant,  
 Que soulève el disperse un caprice du vent ;  
 Rien n'est digne ici bas de sa majesté sainte.

Ou que cet autre :

Ecoutez, de nouveau, le décret sol'nnel,  
 Qu'a porté, contre vous, la céleste vengeance.  
 Le ciel n'est que le trône cil s'assied ma puissance,  
 Et de mes pieds la terre est comme l'escabeau.  
 Quel palais donc, quel temple assez vaste, assez beau,  
 Quel lieu cloisirez-vous qui me plaise, que j'aime,  
 Et qui soit digne, enfin, de ma grandeur suprême?  
 C'est ma main qui créa ce sp'ndide univers ;  
 C'est moi qui le peulai de m'le êtres divers ;  
 Maître unique, sur qui, dans mon immense empire,  
 Tombera mon regard et mon plus doux sourire,  
 Si non sur l'indigent qui, brisé de douleurs  
 M'écoute et m'cbeît, plein de saintes frayeurs ?

Après avoir esquissé les travaux de nos compatriotes et loué cette force d'intelligence qui les porte à créer des œuvres grandioses, il nous coûte de descendre dans les bas-fonds de la littérature et de signaler à la réprobation publique un roman qui n'est pas d'un Lyonnais, mais dans lequel on a travesti l'histoire lyonnaise avec une audace qu'on ne doit pas laisser impunie. Rien ne serait plus facile que de laisser mourir cette élucubration de sa bonne mort, mais ce serait une faiblesse, et pour l'exemple à venir nous devons protester. De l'école de M. Alexandre Dumas, qui invente une histoire à son usage, M. Kauffmann a publié, sous le titre de : *Les Voraces de la Croix-Rousse*, un récit dans lequel, au milieu de tableaux déhontés, il a tracé les caractères les plus faux, brodé les rêveries les plus incroyables, et manqué à la vérité comme si les événements de 1848, à Lyon, ne comptaient plus un seul témoin aujourd'hui. Que le plus fécond des romanciers écrive de la Sicile : « ...*Le général, tout en me gardant pour le lendemain, ne pouvait m'offrir un autre lit que le sien, c'est-à-dire le pavé de la rue ou les dallas de l'église. Je préférerai le sable de la mer...* » On rit de bourdes pareilles, on hausse les épaules et d'ailleurs c'est sans conséquence. Mais que M. Kauffmann nous peigne les citoyens voraces, ceux que nous avons vus de nos propres yeux huriant dans les clubs, courant les rues les armes à la main, menaçant les citoyens, violant les domiciles, influençant les élections, démolissant les forts, pillant les armes du gouvernement, c'est-à-dire de la France, et jetant partout la terreur; qu'il nous les peigne, dis-je, comme des ouvriers honnêtes et tranquilles, de bons et vertueux citoyens, des philosophes, des poètes doucereux et languoureux, n'ayant pas d'autre occupation que d'aller rêver sur les bords du Rhône, ou danser dans les sautées et protégeant la jeune république de leur courage et de leur dévouement, pendant que l'austère Arago travaillait toute la nuit aux affaires de